

ETC



Entrevue avec Annie Roy de l'ATSA

Réjean-Bernard Cormier

Number 75, September–October–November 2006

Écologie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34937ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cormier, R.-B. (2006). Entrevue avec Annie Roy de l'ATSA. *ETC*, (75), 10–17.



ACTUALITÉS / DÉBATS

ENTREVUE AVEC ANNIE ROY DE L'ATSA (ACTION TERRORISTE SOCIALEMENT ACCEPTABLE)¹

Réjean-Bernard Cormier : L'état d'urgence est toujours présent, et les aberrations sociales se poursuivent pour utiliser des mots qui ont une certaine importance dans les communications et activités d'ATSA, que ces activités abordent des questions écologiques ou non. Qu'est-ce qui motive vos choix parmi tous les problèmes auxquels doit faire face la société actuelle ?

Annie Roy : Le point de départ de nos recherches est bien souvent l'actualité. Par exemple, quand *État d'Urgence* a commencé, c'était le 50^e anniversaire des droits de l'homme. Parfois, ce sont des moments historiques qui viennent nous chercher, nous suggérer un sujet, comme ce fut le cas durant la guerre en Irak. La guerre en Irak nous a motivés à faire *Attentat*. Cela tient de l'actualité évidemment, tout en nous amenant en même temps à considérer les faits dans une perspective plus large, et notamment sur ce qu'on est en train de vivre comme société de surconsommation. Nous sommes des éponges comme artistes ; il y a des discussions, des *momentums*, des problématiques dans l'actualité, dans les médias, qui

nous atteignent, nous font vivre une espèce de boule d'injustice ou de combat. Un combat qui se crée à l'intérieur et qui a envie de se dire.

R.-B. C. : Vous voulez faire concrètement avancer les choses dans vos projets tout en donnant une part à la fiction, vous voulez faire réfléchir sur des problèmes réels et aussi faire réagir et agir le public, comment articulez-vous cela dans vos projets ?

A. R. : Nous nous retrouvons vraiment dans une espèce de « schisme », de plaque tectonique avec ATSA. Autant nous avons le désir de produire un art qui conscientise, autant nous souhaitons créer un réel impact entraînant des changements. Donc, en un premier temps, des projets nous entraînent plus vers de l'activisme, et c'est important de pousser cette zone-là, pour ensuite pouvoir passer uniquement vers la transposition, dans la création d'une œuvre... Alors, pourquoi en créant un projet ne pas essayer aussi de transposer, d'intégrer devrais-je dire, le désir que les gens posent des actions, des gestes concrets pour changer la société à l'intérieur de l'œuvre ? Nous cherchons à aller toujours un peu



plus loin dans cette démarche, dans ce désir d'intégrer dans l'œuvre une portion activiste, une portion mise en action du spectateur ou de l'acteur.

R.-B. C. : D'un point de vue esthétique, comment définissez-vous les actions de l'ATSA, est-ce qu'on peut classer vos projets notamment dans le médium performance ?

A. R. : Je pense qu'il y a plusieurs aspects à considérer. Lorsque nous sommes sur le terrain et que nous vivons l'événement, que nous demeurons très disponibles et très engagés auprès du public, oui, ça tient et c'est souvent en soi de la performance. Mais en même

temps, pour nous, c'est de la mise en scène, de la mise en action prenant part à une architecture sociale. Nos projets créent chaque fois une forme de microcosme dans la ville, créent en quelque sorte un tableau réaliste, un tableau vivant dans la ville qui fonctionne autour et suit son cours normal, tout en produisant un effet de loupe qui grossit une problématique dans le lieu même où elle se vit, ou dans un lieu en lien avec elle. Esthétiquement, c'est comme si on avait la carte d'un lieu et qu'on faisait un encadré en grossissant les mots : « Vous êtes ici », « Vous faites cela », « Voici ce qui se passe » et « Vous êtes



ATSA, *Attentat n° 10*, Fonderie Darling, Montréal.

en plein dedans » ou « Tu marches dedans ». C'est ce que j'entends par une sorte d'effet loupe.

R.-B. C. : Parmi vos actions principales à visées écologiques, on peut nommer *Parc industriel*, *Attention : Zone épineuse* et la série *Attentat*. Comment se sont développées ces actions dans votre œuvre ?

A. R. : En fait, *Parc industriel* a été notre première action à portée écologique. Ce qui était intéressant dans le déroulement de cette action, c'est que le public était amené au centre même des vidanges, donc placé en plein cœur de notre surconsommation compressée, de matériaux recyclés compressés. L'idée propo-



sée par cette action, c'était de faire vivre aux gens qui venaient visiter le site où elle avait lieu une programmation où ils pouvaient apprendre quelque chose. Nous voulons aussi rendre au public les informations qui nous ont permis de bâtir l'œuvre, les mettre sur le terrain, pour qu'il puisse, entre autres, se faire sa propre idée tout en ayant comme toile de fond, quelque part, le projet qu'on offre dans la rue, sur la voie publique, etc. Cela devient un tremplin pour la discussion, place chacun dans un bain de discussion.

Ensuite, *Attention : Zone épineuse* fut un projet plus contemplatif, une mise en scène où les gens pou-

vaient circuler, faire une promenade, prendre pour ainsi dire d'autres points de vue sur ce qui nous entoure. Ça a eu lieu sur le Mont-Royal, un parcours qui offrait l'occasion de réfléchir à des problématiques plus globales telles que la montagne, la forêt à travers le monde, par exemple la forêt amazonienne, la désertification croissante. Il y a beaucoup de problèmes écologiques... Ce projet produit cet effet loupe, cette fois entre le territoire naturel pris et investi ici et l'état écologique planétaire. De même qu'avec *Coupe à blanc* les gens pouvaient circuler dans une installation et à travers une promenade re-



ATSA, *Attention : Zone épineuse*, 5-15 octobre 2002, Parc du Mont-Royal, Montréal.

cevoir de l'information à la fois sonore et visuelle. Par exemple, on pouvait donner des adresses de sites Web pour rénover ou construire avec des essences de bois qui ne proviennent pas d'arbres coupés dans des forêts vierges. C'est bien de proposer des solutions, de répondre à la question : Qu'est-ce qu'on fait après ? Et après ? L'art, c'est peut-être de mettre en scène ces questions : qu'est-ce que ça change et qu'est-ce qu'on fait après ?

Puis, avec la série d'événements *Attentat*, nous avons conçu ce projet pour qu'il voyage et je pense qu'il va continuer de le faire encore un peu... Et à partir

d'*Attentat* no 10, la donne avec ce projet a vraiment changé. Nous avons fait exploser ce VUS (véhicule utilitaire sport), qui a l'air de sortir de Bagdad finalement, et nous avons placé ce véhicule dans la Fonderie Darling, accompagné d'une vidéo assez éditorialiste contre la guerre en Irak. Nous avons distribué des contraventions à des brigadiers volontaires qui eux-mêmes allaient les essaimer partout à travers la ville, cette fois-ci l'action se propageait bien au-delà de notre espèce de territoire. Nous voulions combler un manque, nous avons besoin d'offrir à notre action une résonance dans la ville, et c'est la



ATSA, Attention : Zone épineuse, 5-15 octobre 2002, Parc du Mont-Royal, Montréal.

première fois que nous n'étions pas en contrôle de la forme de discussion que nous avons créée avec notre œuvre. Les mêmes conversations au sujet du VUS qui se déroulaient au départ juste autour de nous, se sont alors multipliées partout dans la ville, et aussi dans les médias, il y a eu débat public par lettres ouvertes dans la presse, tout ça, au politique, ça a vraiment pris plusieurs dimensions. La contravention était en trois copies carbone, et chaque feuillet avait sa fonction; fonction exposition en premier, fonction politique en deuxième puis le dernier, détachable, qui, lui, était apposé sur les véhicules. Les gens qui recevaient des contraventions venaient directement chez nous se plaindre, tandis que d'autres gens venaient chercher des exemplaires de contravention à émettre. Cela se produisait sans interruption. Donc un projet semblable, c'est quelque chose avec lequel tu vis 24 heures sur 24, et qui demande une présence constante dans nos bureaux. Ce sont des moments très forts et ça change notre vie quotidienne réelle d'une manière très tangible, très concrète.

R.-B. C. : Certaines personnes peuvent trouver

qu'ATSA est trop idéaliste et pas assez extrémiste, tandis que d'autres peuvent trouver qu'il y a une forme d'agression dans les actions d'ATSA, ou de dirigisme. Comment composez-vous avec ces deux façons de voir les choses ?

A. R. : À un moment donné, avec *Attentat* no 10, on nous a qualifiés de radicaux. Là je me suis dit, c'est spécial, qu'est-ce qui est le plus radical, qu'un VUS ait le droit de stationner devant chez-moi et ait le droit de faire de la marche au ralenti pendant une demi-heure sans que personne ne vienne intervenir, ou moi qui vais émettre une contravention citoyenne pour signifier que là, vraiment, il y a de l'abus. Alors, où est la liberté des uns, et où celle des autres se termine-t-elle ? Cette question est vraiment centrale dans notre monde occidental, qui protège beaucoup la propriété privée. Le privé s'est doté de beaucoup de droits, s'est beaucoup protégé par la loi. Les entreprises sont considérées comme des personnes, et on est vraiment allé dans une direction d'abus. Sous cet angle, nos projets tentent, à leur manière, de rétablir une forme d'équilibre.



Donc, nous sommes radicaux d'un point de vue intellectuel, mais pas dans l'utilisation de la violence concrète que de telles idées pourraient engendrer. Je pense que nos actions demeurent intelligentes et font appel à l'intelligence de la personne, à la réflexion. Bien sûr, le projet *Attentat* joue avec des mots très forts : oui, nous sommes allés à fond la caisse avec des mots comme *attentat*, *terrorisme*. Et l'idée avec la contravention, c'est vraiment de prendre le rôle de l'autorité. Oui, c'est un geste fort de remettre une contravention à quelqu'un. Mais, en même temps, je me dis qu'il y a une telle inertie, chacun est dans sa cour et ne s'occupe que de ce qui le regarde... il y a une déresponsabilisation générale. Avec notre projet, nous disons oui, c'est notre affaire l'air qu'on respire, l'environnement, et comment on le traite. Il y a 50 ans, on ne voyait pas encore les glaciers fondre de quarante kilomètres par année. Ce sont ceux qui ne disent rien et qui demeurent dans l'inertie qui sont des radicaux. Les gens ont été politiquement conditionnés avec la cigarette; il n'y a pas de problème pour le politique à aller hyper réglementer la cigarette, dans les lieux publics, etc. Par contre, la voiture, elle, envahit tout l'espace. La cigarette : si quelqu'un fume, et si je ne veux pas sentir la fumée, je m'en vais quelque part; ça nuit au fumeur directement, risque de cancer, frais médicaux et répercussions sociales, parce que cela entraîne des problèmes de santé et des frais. Mais avec la pollution engendrée par la voiture, c'est dans l'air ambiant, c'est partout et ça s'accroît. Les problématiques de santé sont là aussi avec la voiture et en plus, nous ne pouvons pas nous en détacher, quand il y a du smog, je ne peux pas aller vivre ailleurs.

R.-B. C. : Est-ce que l'ATSA a déjà vécu certains problèmes avec ses actions, que ce soit de la part du public, d'institutions n'aimant pas recevoir de la mauvaise publicité ou de la part de groupes politiques, par exemple ?

A.-R. : Mais oui, plusieurs même. Chaque projet a son lot d'obstacles à franchir. Ne serait-ce que notre nom, qui est souvent problématique aux yeux des gens. Plus ça va, plus le mot « terroriste » devient chargé lourdement de sens. Juste soutenir ce nom-là, c'est quelque chose... En même temps, à chaque fois qu'on le remet en question, d'un point de vue intellectuel, tout le monde veut qu'on le garde. Pour aller chercher du financement, un certain partenariat dans d'autres sphères de la société, quand c'est du développement de l'organisme qu'il s'agit, ça devient parfois plus difficile. Et bien sûr, nous faisons des projets qui dérangent.

Attentat s'est attiré aussi son lot de problèmes, les gens au départ allaient payer leur contravention à la municipalité, au poste de police. Ça nous a valu des visites au poste de police, ainsi que des appels du bureau du maire. Ça alerte ! Cela crée vraiment un schisme dans les comportements habituels ou entendus. Certains de nos projets créent tout ça. Bon, des personnes sont tout à fait mécontentes d'avoir

des contraventions, en même temps que d'autres tout à l'opposé sont en extase, nous disent qu'enfin leur rêve se réalise de manifester de manière pacifique et somme toute ludique une opposition à cette espèce d'envahissement de la voiture et du pétrole dans nos vies, par exemple.

R.-B. C. : Comme vos actions touchent toujours au politique, au social, est-ce que l'ATSA est soutenu par un parti politique ou une organisation sociale ?

A. R. : Nous ne sommes appuyés par aucun parti politique, ni association ou organisme. Nous n'avons pas été approchés par un parti politique pour faire valoir quoi que ce soit non plus, il n'en a jamais été question. Il y a des valeurs qui sont plus à gauche que d'autres, et qui s'expriment au-delà des partis. Nous ne sommes jamais allés jouer dans cette plate-bande-là, un parti plutôt qu'un autre, ligne de parti, etc. Nos actions s'attirent l'appui, la sympathie de certains organismes, et on ne peut pas dans tous les cas le dire haut et fort. Pour eux, c'est important que du monde comme nous existe, que la sensibilisation arrive par un autre milieu, par une autre voie, avec des mots plus forts, que ne pourrait utiliser un organisme public. Nous, nous faisons le contrepoids, peut-être que





ATSA, *Bienvenue au Parc Industriel*, 2001.

nous débroussaillons du terrain avant que de nouvelles lois arrivent par exemple. Par contre, je pense que des politiciens « aguerris » doivent se réjouir qu'on existe, parce que nos actions brassent le débat. Nous créons un sentiment d'appartenance à la communauté; ce qu'on essaie de mettre de l'avant, c'est que les gens doivent prendre soin de leur environnement, de l'écologie et de l'environnement social aussi. Je pense qu'ils ont tout à gagner à ce qu'on existe, mais il n'y en a pas un en particulier qui soit venu nous solliciter; et nous, nous n'allons pas chercher des appuis politiques.

ENTREVUE DIRIGÉE PAR RÉJEAN-BERNARD CORMIER

NOTE

¹ ATSA est un organisme créé par les artistes Pierre Allard et Annie Roy en 1997. Parmi les nombreuses activités d'ATSA, mentionnons les réalisations : *État d'Urgence*, un camp de réfugiés urbains ouvert 24/24 en plein centre-ville montréalais, intervention récurrente depuis 1998; *Parc industriel*, un faux site archéologique fait de rebuts proposant une réflexion sur la société actuelle de surconsommation; *À vos marques*, une installation à l'AmericanCan sur le culte du travail et de la performance; *Les Murs du Feu*, soirée incendiaire et



ATSA, *Attentat n° 10, Fonderie Darling, Montréal*.

trajet piétonnier sur l'histoire du Montréal incendié; *Attention : Zone Épineuse*, intervention sur le Mont-Royal sur la précarité des patrimoines écologiques; sa série *Attentat* contre la production de véhicules ultra polluants destinés à la consommation de masse et FRAG 04, parcours graphique permanent in situ sur l'histoire du Boulevard St-Laurent [voir le site Web : www.atsa.qc.ca].